

Le nouveau blues de Jacques Poulin

L'homme de la Saskatchewan, de Jacques Poulin, Leméac /
Actes Sud, 120 p.

François Rochon

Jean Genet, toujours en fuite
Number 240, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66535ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rochon, F. (2012). Review of [Le nouveau blues de Jacques Poulin / *L'homme de la Saskatchewan*, de Jacques Poulin, Leméac / Actes Sud, 120 p.] *Spirale*, (240), 82–83.

Le nouveau blues de Jacques Poulin

FRANÇOIS ROCHON

L'HOMME DE LA SASKATCHEWAN de Jacques Poulin

Leméac / Actes Sud, 120 p.

Sans doute y a-t-il longtemps que l'on a lu un roman de Jacques Poulin aussi réussi que cet *Homme de la Saskatchewan*. Les trois titres précédents laissaient quelque peu à désirer, bien qu'on y retrouvât plusieurs éléments qui faisaient le succès du reste de l'œuvre. Le précédent, en particulier, *L'anglais n'est pas une langue magique* (2009), décevait : la multiplicité des fils narratifs, avec lesquels l'auteur peut jouer si brillamment, ressemblait plus à un *patchwork* d'intrigues et d'idées disparates qu'à un tissage finement réticulé de thèmes et de motifs qui s'entrelacent et se répondent. Le titre lui-même n'était pas sans être emblématique d'un certain ratage : le thème de l'Amérique française se trouvait traité négativement, en creux, par défaut en quelque sorte, dans un roman dont le propos finissait par se perdre. En fait, il faut remonter à *Chat sauvage*, publié en 1998, pour lire un roman de Poulin aussi bien ficelé que celui qu'il vient de nous présenter.

BRICOLER

À peine a-t-on jeté un œil au livre qu'on se retrouve en pays de connaissance : sous le titre, la première de couverture représente, de profil, retranché de moitié, dans une lumière progressivement dégradée, un minibus Volkswagen des années 1970. Mais, plutôt que de renvoyer à la présence insistante de Jack Waterman, qui ne cesse de hanter l'imaginaire de l'auteur depuis près de trente ans, ou de rappeler la figure du libraire ambulant de *La tournée d'automne* (1993), le minibus marque le retour de Pitsémine, jeune Montagnaise avec qui Waterman était allé, depuis Gaspé, jusqu'en Californie dans *Volkswagen blues* (1984). La Grande Sauterelle, nom-

mée ainsi également en raison de ses très longues jambes dont il est constamment question dans le roman, ramène le vieux Volks à Québec, en faisant un détour par la Saskatchewan : c'est que Jack s'est engagé à écrire la biographie d'un hockeyeur natif de cette province, Isidore Dumont, sur le point d'être repêché par le « Grand Club » de la Ligue nationale installé à Montréal. Or Jack refile cet engagement à son petit frère, Francis, préférant se consacrer à l'écriture d'un nouveau roman dont il vient de concevoir le projet. De lecteur professionnel qu'il était, depuis *La traduction est une histoire d'amour* (2006), Francis devient à son corps défendant un écrivain en herbe qui fait office de nègre ou fantôme de son célèbre frère aîné.

En quelques chapitres ne comptant, comme toujours chez Poulin, que peu de pages, se noue une intrigue complexe qui comporte plusieurs fils narratifs. Il y a d'abord, sans surprise, le projet d'un livre à écrire, qui permet à Jack de donner des conseils à Francis, non sans exposer, par bribes, une poétique personnelle de la création littéraire. Il y a, également, la figure nouvelle du hockeyeur, petit-neveu de « Gabriel Dumont, le fameux Métis qui était le commandant militaire de la rébellion menée par Louis Riel en 1885 », qui déplore l'usage dominant de l'anglais, au détriment du français, dans le « Grand Club », au point d'indisposer certains dirigeants de la Ligue nationale. En outre, il y a, sans surprise non plus, l'histoire d'une épreuve de virilité que Francis, dernier avatar des hommes doux de Poulin, doit relever, non sans appréhension, à la suite d'une orchidectomie qui transforme chacune de ses érections en une performance incertaine et variable. Enfin, la Grande



Sauterelle, véritable clef de voûte du roman, sert en outre de canevas sur lequel s'entrelacent l'ensemble des fils narratifs du roman, tout en le faisant avancer rapidement vers son dénouement — son propre départ qui survient peu de temps après une nuit passée avec Francis. Seul détonne, dans ce très court roman, l'épisode de l'enlèvement de Jack Waterman par deux fondés de pouvoir de la Ligue nationale qui veulent à tout prix savoir si Isidore Dumont, dans la biographie que Jack a secrètement filée à Francis, tient des propos « agressif[s] envers les Anglais ».

« L'écriture, ça ressemble souvent à du bricolage », dit Jack à Francis : « Un livre, surtout un roman, c'est comme un planeur qui vole dans le ciel. Parfois il trouve des courants ascendants qui l'aident à remonter, mais le pilote sait très bien que son appareil va finir par descendre en tournoyant vers le sol. »

Certes, ce thème de l'écriture, plus dysphorique qu'euphorique, n'est pas nouveau chez Poulin : l'écriture n'est jamais pratiquée sur le mode de l'exaltation, ni même de la satisfaction, à peine empêche-t-elle Jack « d'être malheureux », ce qui « est déjà beaucoup », précise-t-il. Du reste, les lecteurs assidus de l'auteur savent à quoi s'en tenir : ses romans développent un petit nombre de thèmes, souvent les mêmes, mettent en scène des personnages fortement apparentés, racontent des histoires composées d'une multitude de petits événements et se caractérisent sur le plan stylistique par une sobriété qui confine à une simplicité parfois déroutante. *L'homme de la Saskatchewan*, qui n'échappe pas à ce parti pris esthétique, offre un nouveau bricolage narratif constitué d'éléments apparus dans des romans précédents, tout en comprenant quelques rares figures nouvelles qui servent davantage à créer des variations sur des thèmes connus qu'à constituer une série romanesque placée sous le signe de la continuité et de la progression narratives.

MÉTIS ET MÉTISSAGE

Si le personnage d'Isidore Dumont est bel et bien nouveau chez Poulin, il en est autrement de la figure du Métis et du thème du métissage. Dans *Volkswagen blues*, Pitsémine accompagnait Jack dans la recherche de son frère Théo; ainsi les deux personnages traversaient-ils le continent américain, tout en considérant l'histoire des pionniers de l'Ouest, et notamment celle des Métis issus des liens que les innombrables aventuriers canadiens-français avaient noués avec des tribus amérindiennes. Roman du voyage et du déplacement continu, *Volkswagen blues* revisitait le passé amérindien marqué de plusieurs injustices, expropriations et massacres. À l'inverse, *L'homme de la Saskatchewan* immobilise le minibus, une fois que la Grande Sauterelle est arrivée à Québec; et bien qu'il soit question des luttes héroïques des Métis à la fin du XIX^e siècle en Saskatchewan, non sans qu'Isidore Dumont rappelle « la rudesse de la répression anglaise lors du soulèvement » de 1885, le hockeyeur insiste davantage sur « la place des francophones dans son équipe » montréalaise au début du XXI^e siècle. Véritable allégorie de la belle province, seul « ilot francophone dans un océan d'anglophones », le Grand Club sert

de motif à l'expression d'un nationalisme téléologique dont Francis, poussé par les revendications du Métis qui lui sert de mentor, se fait le porte-parole : « *Parce que leurs conditions de vie s'étaient améliorées, ils avaient tendance à oublier qu'il ne leur restait plus qu'un pas à franchir pour atteindre la dernière étape, celle à laquelle leur histoire les conduisait tout naturellement : l'indépendance.* »

Mais la figure du Métis ne se réduit pas à l'inscription d'une position politique dans le roman, elle pose aussi la question de l'identité sexuelle. Comme bien des personnages féminins chez Poulin, de qui le narrateur est amoureux, Pitsémine est une femme dont les allures masculines déplacent la question du métissage du plan ethnique au plan sexuel. « *Il n'arrivait pas à décider, malgré la longueur des cheveux, s'il avait affaire à un homme ou à une femme* », observe Francis à propos d'un des ravisseurs de Waterman alors qu'il discute de la libération de celui-ci avec elle. Il faut dire que l'ambiguïté est à son comble dans *L'homme de la Saskatchewan* : s'emparant du revolver de Francis, la Grande Sauterelle le dissimule dans son short..., si bien que le pauvre ravisseur en est réduit à considérer « *en alternance sa poitrine et la protubérance de son short* ». Ailleurs dans le roman, dans un bar de Québec, Pitsémine est l'objet de « *tous les regards lubriques des buveurs de bière* », alors qu'elle joue seule de « *sa queue de billard* » avec une telle adresse qu'elle rend Francis « *fier d'être avec elle* ». Et Pitsémine elle-même avoue ne pas trop savoir qui elle était à l'époque de *Volkswagen blues* : « *J'étais très jeune, je ne savais pas si j'étais Blanche ou Indienne. Parfois même je me demandais si j'étais une fille ou un garçon.* » Plus qu'un repoussoir anxiogène, l'ambiguïté sexuelle constitue un motif de désir qui s'accorde tout à fait, du reste, avec l'intérêt fétichiste porté, dans l'ensemble du roman, aux très longues jambes de la Grande Sauterelle.

UNE SEXUALITÉ À NUMÉROS

On le sait, les personnages masculins chez Poulin se caractérisent par une libido plutôt discrète, retenue, voire déficiente. À cet égard, depuis son apparition dans l'univers de l'auteur, Francis tranche assez nettement avec ceux-ci, notamment avec son frère aîné, et encore plus dans ce nouveau

roman. Quoique l'opération qu'il a subie, l'ablation d'un testicule cancéreux, ne change en rien ses désirs, il reste à voir cependant si ses performances seront à la hauteur : non sans sourire, on apprend qu'une puce électronique a remplacé l'organe malade et qu'elle sert, sous l'impulsion du cerveau, « *à mettre en action les muscles érecteurs* ». En fonction de son degré de concentration, et après quelques mois d'exercices, Francis en arrive à chiffrer ses performances, selon un ordre croissant, de 1 à 5.

C'est d'abord la littérature qui lui fournit ses premiers exercices : Francis apprend par cœur des « *passages érotiques* » de romans connus, ce qui lui permet d'atteindre un numéro 4. Mais rapidement, la Grande Sauterelle devient l'objet de tous ses désirs. « *Très attirante* », elle le séduit « *non seulement par son physique, mais aussi par son mystère* » et son « *sens aigu de la liberté à cause de ses origines indiennes* ». Mystérieuse, elle l'est certes, qui demande à Francis de se blottir contre elle, en chien de fusil, afin de « *dormir beaucoup mieux* », tout en étant tout à fait insensible au « *numéro 5* » auquel il parvient. Ce n'est qu'à la toute fin du roman que la rencontre sexuelle a lieu, dans le minibus, à la fois entreprise et menée par Pitsémine, au grand plaisir de Francis qui est ainsi « *parfaitement heureux pour la première fois de sa vie* ». Mais le bonheur ne dure pas : aussitôt après, la Grande Sauterelle repart, car c'est « *la route qu'elle aim[e] le plus* », et le vieux Volks redevient soudainement mobile, évanescent, à jamais disparu.

Comme souvent chez Poulin, tout se termine tristement, de manière dysphorique, à l'image même de tout projet d'écriture, sur une note de blues qui se prolonge bien au-delà du livre et en constitue la principale tonalité. Rien n'aboutit, tout reste en plan — sans qu'il le laisse paraître, Francis a le cœur tout à fait brisé, Jack a à peine commencé son nouveau livre, Isidore Dumont a beau s'insurger, l'anglais n'en reste pas moins la langue dominante du Grand Club, et le pays se maintient dans un inachèvement politique. Les performances sexuelles chiffrées de Francis ne sont peut-être que le contrepoint antithétique d'une impuissance généralisée à laquelle la Grande Sauterelle — seul personnage féminin significatif du roman — réussit à échapper. †